Covid : les traducteurs au fond du trou

Eva Valvo

Lors des premiers jours de confinement en Italie, la « sphère des traducteurs » dans les médias sociaux a vu se multiplier mèmes et commentaires humoristiques sur le fait que rien n'avait vraiment changé dans leur existence ordinairement recluse. Or cette idée a fait long feu.

À l'heure où j'écris cet article, début avril, les écoles sont fermées depuis six semaines et les mesures de confinement prises par le gouvernement se sont progressivement durcies jusqu'à devenir parmi les plus strictes d'Europe. L'impact économique sera lourd tant que le Covid-19 réclamera son lot quotidien de victimes. Le niveau de stress a commencé à monter chez les traducteurs, qui se plaignaient d'être incapables de lire, de traduire ou même de se concentrer. Quand j'ai demandé au sein de mon association qu'on me donne de la matière pour cet article, j'ai été surprise du nombre de messages que j'ai reçus de collègues qui partageaient leurs réflexions et leurs émotions. J'en cite certains de façon anonyme et je remercie tous les contributeurs pour leur éclairage.

Traductrices et mères

Les mères passent l'essentiel de leurs journées à s'occuper des enfants et à leur faire la classe. Comme l'écrit une collègue : « J'ai trois enfants et je suis sans arrêt interrompue. Ils ont tout le temps besoin qu'on les aide avec leurs cours en ligne, l'impression des documents, les scans, l'envoi des devoirs… Les profs font un boulot génial, mais tout ça finit par me rendre dingue. » Une autre mère : « En apparence, mon travail n'a pas changé, je suis comme toujours chez moi, à mon bureau, mais autour de moi, plus rien n'est pareil. Vous croyez vraiment qu'on peut à la fois travailler à domicile et s'occuper de ses enfants ? » Et aussi : « Au début, je croyais que c'était parce que j'avais un million de choses à faire avec mon mari et trois enfants à la maison toute la journée. Mais maintenant, je pense que ce n'est pas seulement ça. Je suis en train de traduire un livre pour la jeunesse qui demande de la créativité et de l'humour, mais je n'arrive pas à écrire. C'est comme si l'histoire n'avait plus de sens comparé aux événements actuels. »

Une inquiétude énorme sur l'avenir, tant de l'industrie éditoriale que du monde dans son ensemble, est en train de miner notre créativité. Quelqu'un m'a dit : « Mon cerveau ne fonctionne pas, je n'arrive même pas à écrire un mail ou un message en ligne sans faire de fautes. » Et une autre : « J'ai vu sur Facebook une photo de médecins chinois venus en Italie pour nous aider et j'ai eu l'impression de prendre une claque. Il y a des gens qui se rendent utiles, là-dehors, mais moi, qu'est-ce que je fais ? »

Ce sentiment d'inanité n'est pas rare. « Je me suis toujours identifiée aux personnages des romans que je traduis, je partage leurs espoirs et leurs soucis. Mais là, une voix intérieure me dit que c'est du pipeau. Je traduis plus lentement et moins bien. J'espère tout de même retrouver ce sentiment que la fiction est quelque chose de vrai, parce que je sais que la littérature, c'est la vie. »

Lecture compulsive de l'actualité

Cet isolement a quelque chose de paradoxal, car nous n'avons probablement jamais été autant connectés. Une incroyable masse d'informations sur le virus – explications scientifiques, statistiques ou *fake news* – déferle dans nos cerveaux et pompe notre énergie, sans parler de toutes les suggestions bien intentionnées sur la façon d'aménager sa quarantaine. « Je suis distraite par ma lecture compulsive de l'actualité, mais aussi par tous les appels téléphoniques et vidéo avec la famille et les amis », écrit une traductrice. Et une autre : « Il y a un million d'initiatives en ligne et ça me donne l'impression d'être inutile parce que je ne peux rien faire. En fait, j'ai le sentiment d'avoir moins de temps qu'avant. »

Heureusement, les traducteurs ne souffrent pas tous de ce « blocage ». Un collègue m'a dit : « Malgré tout, je traduis. Je n'arrête jamais. La

Alice dans le terrier (dans Lewis Carroll's **Alice's Adventures in Wonderland**, *Cassell and Co. 1907). Illustrator: Charles Robinson*

***Eva Valvo**, traductrice du danois et du norvégien vers l'italien, est membre du conseil d'administration de Strade, l'association italienne des traducteurs littéraires.*

Eva Valvo
Photo: Peter Ciaccio

traduction est ma seule fenêtre, le seul horizon qui nous soit ouvert à tous. Je suis sûr qu'au final, c'est ça qui nous guérira. Comme toujours. »

> « *La traduction est ma seule fenêtre, le seul horizon qui nous soit ouvert à tous* »

Si nous avons un enseignement à tirer de ce choc collectif, c'est peut-être que nous devons chérir le temps dont nous disposons et que la traduction littéraire, comme toute activité de création, demande du temps et du soin. Nous sommes habitués à rendre nos travaux en urgence, à courir d'un salon du livre à l'autre, mais nous ne devons pas oublier ce qui constitue l'essentiel de notre tâche : la création d'une littérature mondiale qui puisse guérir les esprits, même dans les périodes critiques.

Les mots ont le pouvoir de guérir. C'est ainsi que le CEATL et ses membres italiens, Strade et l'Association italienne des traducteurs et des interprètes (AITI), la Fédération internationale des traducteurs (FIT) et la Foire du livre de jeunesse de Bologne ont encouragé un projet de traduction en une trentaine de langues d'un poème sur le Coronavirus de l'écrivain italien Roberto Piumini. Ce message d'espoir est accessible sur le site de l'édition spéciale en ligne la Foire de Bologne:

Car les mots sont des présents
ce sont des graines à lancer,
de bonnes graines, portées par le vent,
à ceux que nous voulons aimer.

(« Qu'y a-t-il dans l'air, qui vole ? »
de Roberto Piumini, traduit de
l'italien par Lucie Moreno)

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner